

ment ce peuple brutal, égoïste, personnel, hypocrite, mystique et ivrogne donne parfois des exemples d'héroïsme, de bravoure et de grandeur dont le mobile est toujours anglais, mais jamais humain.

Pour tout bon Anglais, l'humanité commence et finit en Angleterre, *reine du monde*, comme dit un de leurs hymnes patriotiques ; les autres peuples sont gens de race inférieure que l'Angleterre a le droit d'exploiter et de tailler à merci dans le combat de la vie.

Jamais l'Angleterre ne s'est dévouée pour un autre peuple, jamais Anglais ne s'est dévoué pour un homme, et c'est cet égoïsme féroce qui fait la force de l'un et de l'autre.

En France, pays de générosité prime-sautière, on se fait tout une autre idée de nos voisins, que l'on ne connaît guère que par les portraits fantaisistes que nos écrivains se sont complus à tracer d'eux.

Notre Gilping est une photographie prise sur le vif, c'est un type national et individuel. C'est la Bible d'une main et une bouteille de brandy de l'autre que l'Angleterre se promène à travers le monde, convertissant les uns et abrutissant les autres, selon ses intérêts ; mais, à force de débiter ces deux produits, elle a fini par ne plus pouvoir s'en passer elle-même.

—Hepp ! hepp ! hurrah ! *Rule Britannia !*

C'est par ce cri national que John Gilping avait salué la seconde explosion... En ce moment, John Gilping était tout simplement héroïque !

Que nous importent désormais les motifs qui vont le faire agir ? Nous avons disséqué, pour ainsi dire, le tempérament au point de vue de la vérité psychologique, nous constaterons maintenant son intrépidité et son énergie pour rendre hommage à la vérité des faits.

Au bout de deux heures de marche, pendant lesquelles les pionniers avaient à peine échangé quelques réflexions, la petite troupe s'arrêta au cri de : Halte ! vigoureusement poussé par le Canadien. On était arrivé à la partie du souterrain où s'était produite la première explosion.

Aucun bruit nouveau n'était venu troubler le silence de ces profondes solitudes, ce qui démontrait que les ennemis inconnus avaient dû trouver leur œuvre bonne et s'étaient probablement retirés après leur second exploit.

Ce fut avec un étonnement mêlé d'effroi légitime qu'Olivier et ses amis considérèrent l'épouvantable éboulement qu'ils avaient sous les yeux ; les parois de l'excavation s'étaient littéralement écrasées, aplaties les une contre les autres, et cela sur une profondeur dont il était impossible de mesurer l'étendue, et ils constatèrent immédiatement, avec une morne désappointement, que leur projet de s'ouvrir un chemin à travers les masses de roches écroulées, dont plusieurs devaient dépasser cinquante à soixante tonnes, était absolument impraticable ; les charges de poudre nécessaires pour diviser ces blocs gigantesques auraient du même coup fait sauter de nouvelles parties du souterrain. L'explosion, du reste, qui les avait renversés, avait été telle que, sur une longueur de vingt-cinq à trente mètres en avant, les parois latérales de la voûte avaient été si fortement ébranlées qu'au moindre choc elles devaient s'abîmer sur la voie, ajoutant ainsi des centaines de mètres cubes de roches à celles qui étaient déjà amoncelées. Dans une mine ordinaire, il eût fallu une cinquantaine d'ouvriers, des chevaux, des wagons, un petit chemin de fer à traction, et surtout un lieu assez vaste pour déposer les déblais, pour mener à bien le travail qui, en l'état, eût encore demandé plusieurs semaines.

John Gilping, qui examinait la situation en connaisseur, secoua lentement la tête et dit en se retournant vers ses compagnons.

—Ce n'est point par là que nous sortirons, je suppose. Ah ! quel beau travail de démolition ! Les gentlemen qui nous poursuivent doivent avoir un ingénieur avec eux... Quel bouleversement ! La poudre seule n'a pas pu produire de pareils effets... Aoh ! c'est véritablement très remarquable

—Alors, nous n'avons plus qu'à mourir ?

—Aoh ! je ne dis point cela... Ils ont eu recours, je suppose, à quelque mélange détonnant qui m'est inconnu... *Very superior !* la masse entière a été soulevée et s'est affaissée sur elle-même ; le fulminate de mercure, je suppose, est seul capable de donner un pareil résultat... à moins que cette nouvelle matière qu'on vient de découvrir... Aoh ! connaissez-vous la dynamite, monsieur le comte ?

Livré en ce moment aux plus tristes réflexions, Olivier se contenta, pour toute réponse, d'esquisser un geste négatif.

—Drôle de corps, ne put s'empêcher de murmurer le Canadien, nous sommes bloqués entre quatre murs de pierre, et il parle aussi tranquillement que s'il se trouvait dans un meeting scientifique.

—Oui, continua Gilping, en manière de conclusion, je suppose que nous devons chercher autre chose... autant vaudrait essayer de percer un nouveau tunnel que de tenter de déblayer celui-là.

—Trouver autre chose, monsieur, reprit Olivier avec le calme de l'homme qui a fait le sacrifice de sa vie, me paraît encore plus irréalisable que le projet que nous sommes forcés d'abandonner : il ne nous reste donc plus qu'à nous préparer à mourir.

—Nous n'en sommes pas encore là, monsieur le comte, répondit Gilping, et si ce moment arrive, je suppose que nous lirons à tour de rôle la Bible, jusqu'à ce que nos yeux ne puissent plus suivre les lignes du livre sacré, et ce sera une suffisante préparation ; mais toute espérance n'est point perdue, et je demande que chacun de nous donne son avis sur ce que nous devons faire.

—Si, selon l'habitude, la parole est au plus jeune, je dois vous dire, M. Gilping, que du moment où nous ne pouvons pas percer ces blocs, je n'en vois aucun moyen de porter remède à notre malheureuse situation.

—A vous, M. Laurent, fit Gilping, qui avait pris la présidence de ce funèbre conseil.

—Je ne puis qu'être de l'avis de monsieur le comte.

—Et vous, M. Dick ?

—Oh ! pour moi, c'est autre chose, je ne jette pas aussi facilement le manche après la cognée. Il me reste un espoir, c'est que Willigo, au lieu

d'être tombé sous les coups des Dundarups, ait été simplement empêché de pénétrer dans le kra-fenoua. Dans ce cas, je connais l'homme, il ne nous abandonnera pas. Qu'il ait connaissance ou non de l'explosion, dès qu'il le pourra, il accourra à notre recherche ; la vue seule des décombres lui fera comprendre notre sort, et sans plus tarder il volera aux grands villages de la tribu d'où il reviendra avec une véritable armée pour nous délivrer ; je ne sais pas comment les Nagarnooks s'y prendront pour déblayer le souterrain, mais soyez persuadés qu'ils y arriveront. Je suis membre adoptif de leur tribu, et ils seraient à tout jamais déshonorés dans le Buisson s'ils ne faisaient pas tout pour me sauver, ainsi que les amis qui sont avec moi.

—Combien pensez-vous que cela puisse prendre de temps, Dick ? fit Olivier.

—Dans les vingt quatre heures toute la tribu des Nagarnooks sera dans le kra-fenoua, les guerriers pour creuser, les femmes et les enfants pour transporter les déblais, et ces derniers n'auront pas loin à aller ; la grande crypte en contiendrait cent fois autant qu'il y en a devant nous.

—Oui, mais si Willigo a été tué ?

—Pour moi, c'est chose impossible. Une troupe de cinq ou six personnes comme nous l'étions, et surtout avec des Européens qui ne peuvent se plier aux ruses du Buisson, pouvait difficilement s'échapper ; mais Willigo, seul avec ses guerriers, aurait défié toute l'armée des Dundarups ; il n'y a pas race pareille pour se glisser, sans être vue, dans les hautes herbes et les broussailles.



—Nous sommes bloqués entre quatre murs.—Page 32, col. 1

—Cependant, ce matin, Dick, quand nous avons vu qu'il ne nous avait pas rejoint, vous avez immédiatement supposé qu'il lui était arrivé quelque malheur.

—C'est vrai, c'est la première idée qui m'est venue, mais c'était avant l'explosion qui indiquait l'intervention des bush-rangers ; depuis j'ai réfléchi que Willigo, en voyant les Européens se mêler à la lutte, a dû comprendre qu'une fois sortis du kra-fenoua, nous ne pouvions lutter contre les Dundarups et contre les blancs tout à la fois. Et comme le sauvage est logique avant tout, se fiant sur ma connaissance des ruses de guerre du pays, pour penser que je ne vous ferais jamais sortir du kra-fenoua sans avoir au préalable inspecté les environs, il sera parti en toute hâte pour ramener des renforts.

—Mais comment s'y prendront nos amis les Nagarnooks pour enlever ces masses que nous sommes impuissants à attaquer ?

—Je l'ignore ; mais ma croyance absolue est qu'ils arriveront à nous tirer de là ?

—S'il leur faut plusieurs semaines, comment pourrions-nous attendre ?

—Nous avons pour dix jours de vivres en nous mettant à la demi-ration, vous voyez que nous aurons le temps de patienter.

—Et les animaux ?

—Quant à eux, il faudra nous résigner à les sacrifier.

—Et mon chien ? fit tristement Olivier ; il a été certainement surpris par l'explosion au moment où il venait nous rejoindre. Pauvre Black ! et une larme vint perler le long des cils du jeune homme.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)